

ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts.  
SIX MOIS..... 25 Cts.  
LE NUMERO..... 1 C.

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse

En face de l'Hôtel du Canada

Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

X

LE CHOIX D'UN UNIFORME.

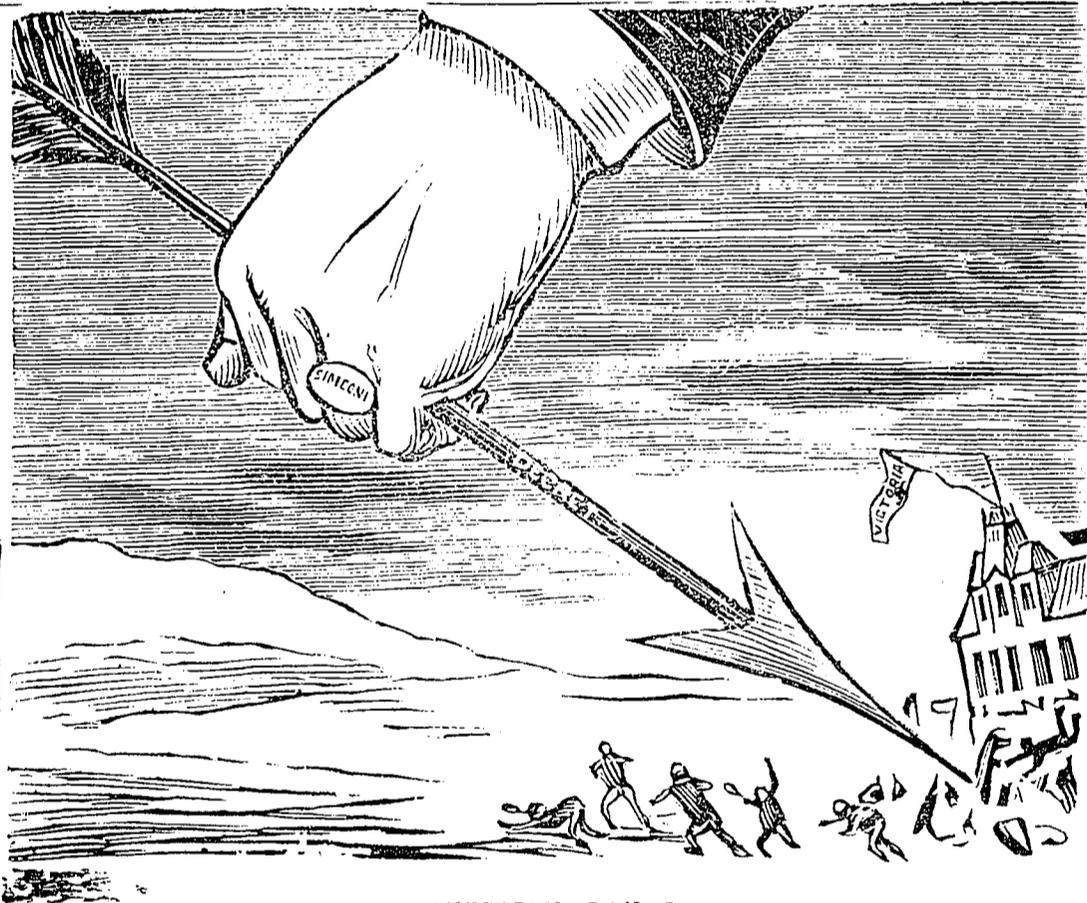
Au bruit qu'elle produit en riant dans le porte-voix, les dames sont bien forcées de se taire, car elles ne s'entendent plus parler.

—Indépendantes ! dit Cézarine, vous m'avez reconnue pour votre commandante ; je vous propose un uniforme qui sera très-convenable, et que d'ailleurs vous ne mettez que dans les grandes réunions ; si, au lieu de l'adopter, vous proposez chacune un costume suivant votre goût, ce sera fort mal inaugurer notre installation, et nous ne ferons jamais rien de stable.

—Madame Pantalon a raison, dit la veuve Flambart, nous devons nous soumettre à ses décisions. Moi, je déclare que je me ferai faire l'uniforme tel qu'elle nous l'a proposé !

—Moi aussi...

—Moi aussi... sauf quelques légères modifications de peu d'importance...



QUESTION LAVAL.

SICUT SAGITTA IN MANU POTENTIS.

Le dernier coup est porté. C'est la flèche lancée par la main d'un homme fort. Victoria n'a qu'à se bien tenir.

—C'est cela... sauf quelques petits riens dans la façon...

—C'est entendu !

—Nous adoptons.

—Allons, mesdames, écrivez dès ce soir à vos couturières de Paris ; donnez-leur vos ordres, et M. Fouillac aura la bonté de partir demain matin pour Paris avec vos lettres...

—Oui, belle volontaire. Non-seulement je porterai vos lettres, mais je verrai vos couturières ; je les presserai pour qu'elles fassent sur-le-champ vos commandos, et, si vous le désirez, je me chargerai moi-même de rapporter vos uniformes.

—Oh ! vous serez charmant !... et nos coiffures...

—Et vos casquettes...

—Nous détaillerons dans nos lettres comment nous voulons qu'elles soient...

—C'est entendu, vous aurez tout... je ferai le diable à quatre chez les couturières, les modistes, les chapeliers, pour que vous ayez tout cette semaine.

Les dames rentrent chez elles pour écrire à leurs couturières. Le lendemain matin, Fouillac se charge des épîtres et part pour Paris.

XI

LE GARDE CHAMPÊTRE.

En attendant le retour de leur messenger, madame Pantalon, qui ne veut pas rester inactive, propose de faire tambouriner dans le village que, pour tous les travaux, arts, professions, pour lesquels on avait l'habitude de s'adresser aux hommes, on peut s'adresser au château, où les dames indépendantes se chargent gratuitement de

faire ce que l'on réclamait de ces messieurs.

Cette motion est adoptée à la majorité de quelques voix. Madame Vespuce s'écrie :

—Mais il me semble que vous vous avancez beaucoup ! car on peut certainement vous réquerir pour des choses que nous ne savons pas.

—Ma chère amie, répond Cézarine, quand on fonde une société... une institution... une entreprise quelconque, il ne faut jamais avoir l'air de douter de rien ; on promet beaucoup, sauf à tenir ce qu'on peut. D'ailleurs, est-ce que, parmi nous, il ne s'en trouvera toujours pas une qui saura ce que les autres ignorent ? Moi, je connais mon Codo ; j'ai étudié Cujas et Barthole... Je ne serais pas embarrassée pour plaider... Paolina est très-versée dans la lit-

térature ; madame Flambart a étudié la chimie ; Olympiade, la médecine ; madame Dutonneau est forte comme un héros, elle porterait trois enfants sur sa tête... et une table avec.

—Et une table avec ?... ah ! je voudrais voir cela...

—Eh bien, mesdames, un de ces soirs je vous donnerai ce spectacle ; nous ferons une séance de gymnastique, et je veux vous tomber toutes...

—Nous tomber ? C'est nous faire tomber que vous voulez dire, sans doute ?

—Non, j'emploie le terme consacré par le boxeur ; quand il est vainqueur, c'est qu'il a tombé son adversaire.

—Pardon, je ne connaissais pas cette langue...

—Moi, je sais jouer au billard, dit malade Grassouillet...

—Moi, je suis musicienne...

—Moi, j'avais un père architecte... je saurais faire bâtir une maison...

—Quand je vous dis, mesdames, que nous sommes en état de répondre à tout !... Holà ! Lundi-Gras !... où est-il, ce vieux mousse ? Aglaé, va me chercher Lundi-Gras et Nanon.

La jeune femme de chambre trouve Lundi-Gras à la cave et Nanon à l'office : la fille du jardinier avait continuellement la bouche pleine ; n'importe à quelle heure on la pronait, elle était en train de manger. Lundi-Gras n'était pas toujours en train de boire ; mais sa figure, constamment enluminée, annonçait qu'il ne s'en faisait pas faute.

L'ancien mousse et la petite servante se présentent devant Cézarine. Lundi-Gras lui fait le salut militaire, et Nanon s'efforce d'avaler en une fois la moitié d'un œuf dur qui lui servait de cure-dent.

—As-tu exécuté mes ordres ? dit Cézarine au mutetot : as-tu appris à cette petite à battre la caisse ?

—La caisse ? ma capitaine... quelle caisse ?

LE GROGNARD

MONTREAL, 21 Avril 1883.

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

LETTRE DE ROME.

Rome 16 Avril 1883.

Mon cher *Grognard*.

Dans ma dernière lettre je te parlais d'une visite que j'avais faite à Mme Victoire et de l'accident qui lui était arrivé. La bourgeoise est beaucoup mieux de sa jambe. Ça lui a pris beaucoup de temps à se guérir. Vous savez que les personnes grassouilles comme elle se guérissent plus lentement que les personnes chétives. Elle ne dort pas bien la nuit, car elle a souvent le pesant. La pauvre dame est tombée en confusion lorsqu'on lui a appris que sa fille Louise avait manqué de se faire garocher à Boston avec des bombes. Que voulez-vous? A force de se trimballer d'un pays à un autre comme elle le fait depuis deux ou trois ans. Madame Delorme rencontrera quelque accident. Elle n'a pas voulu écouter sa maman qui lui disait de rester moins longtemps dans les vieux pays et de demeurer avec son mari. Je ne comprends pas comment elle fait pour rester si longtemps loin de son mari qui commence à prendre le goût de tianette.

Elle aurait eu autant acquiescé de pas se marier. Voilà mon idée et je l'ai dit à Mme Victoire sans le lui machouiller. J'ai dit à la bourgeoise qu'il y avait des ruffiens parmi les américains comme chez les Russiens qui essaient de casser la gueule à leur roi, un ancien canayen nommé Lessard, le jour de sa fête, le 14 du mois de mai qui vient.

Mais comme la police est bien organisée, il n'y aura pas de danger à craindre.

Après avoir consolé Mme Victoire je me suis décidé à faire un voyage à Rome. Ça coûte cher, mais la tripe était nécessaire, à cause de ce que j'avais vu dans les gazettes de mon pays à propos de l'Université Laval.

Je m'étais dit: "Il y a un bout pour jouer au bouchon. Il faut que je connaisse le court et le long de l'affaire."

Rendu à Rome, j'ai allumé mon bougon, et j'ai fait une walk sur le Corso. Parmi les promeneux, je remarque t'y pas le cardinal

Siméoni. Il me reconnaît et me fait signe d'approcher. Je m'approche et il me dit: J'ai appris que tu étais à Rome et j'étais justement pour t'envoyer cri par un charretier. J'ai quelque chose à te communiquer dans mon office privé.

—C'est bon, que je lui dis, j'y serai dans un crac.

Je commence à faire mes steps du dimanche et viiq minutes après j'étais chez le cardinal. Il arriva quelque minutes après moi. Il se mit à l'aise dans son fauteuil, sortit sa tabatière d'or et prit une prise. Me regardant entre les deux yeux, il me dit:

Ecoute, Ladebauche, les affaires vont mal dans la province de Québec. On m'apprend que les ennemis de Laval font encore le sorcier, malgré toutes les lettres que j'ai écrites pour les condamner.

Que faire?

—Monseigneur, lui répondis-je. Il faut que je vous dise que vos lettres étaient trop clairottes. Avec les Canadiens il ne faut pas mettre des gants, ni faire tant de façons. Il faut leur envoyer ça dans le joint.

Ecrivez encore une lettre, dites leur la vérité nette. Le canayen à l'oreille dure. Il faut lui lancer des gros mots pour l'épouiser. A votre place j'enverrais fort, et puis buche! buche! jusqu'à enlever le morceau.

—Tu as raison, Ladebauche, j'écouterai ton conseil. Mais tu vas me rendre un service. Tu connais bien tes compatriotes, je te donnerai le job d'écrire un décret qui les fera danser. Tu es l'homme pour ça. Après tout il faut en finir à tout prix. Ecris moi ça rapide, en latin.

—Puisque vous le voulez, Monseigneur, je vais m'en occuper de suite. Pour écrire ça en latin, il faut que je descende à la cuisine. Estusez.

Je sortis de l'office et je me rendis dans la cuisine, dans le "basement" du palais. Là j'écrivis le texte du décret qui devait écrapoutir les gens de l'Université Victoria. Voici le document que j'ai préparé:

Tassus maledictorum.  
Species excommunicatorum!  
Volete semper facere habitantes.

Una idea boni sensu non potest germinare in cabochibus vestris. Oportet ergo hodie recurrere grandis moyennibus ut mottamus vos in bonum cheminum. Oportet vobis comprenare unam chosam. Sacrum collegium non habet habitudinem faciendi bouilliam pro chatibus.

Decidi sumus facere manducare soupum vestrum chaudum. Canoni Romae non sunt fusilli sine plaquibus. Quand partunt, debent actrappare butum Chacus foisus Evequi vestri scribunt pro vobis dicere respectare decretos Romce, dicisti: *Shoo Fly* Potes fouillare vos! Hodie non regimbibis. Tempus badinagi passatus est. Commando vobis restare tranquilli sicut Baptistus, quoniam non savete quod pendat bouto nasi vestri. Commando vobis etiam fermare boutiqueam que dicitur Colegium Victoria, cou-

pantissimo. Professores Lavall entrabant Hetelum Dei et autorisati orunt administrandi medicinnis maladibus, compandi brachios jambibus et omnes membros corporis humani in hoc institntione. Omnes bone catholici obligati orunt faciendi respectandi hunc decretum. Fautum quois passabuntur bobo.

Voici maintenant en langue vulgaire la traduction de cette important document.

Tas de mau lits:

Espèce d'excommuniés!  
Vous voulez toujours faire les habitants. Une idée de bon sens ne peut germer dans vos cabèches. Il faut donc aujourd'hui recourir aux grands moyens afin de vous mettre dans le bon chemin. Il faut que vous compreniez une chose. Le sacré collège n'a pas l'habitude de faire de la bouillie pour les chats. Nous sommes décidés à vous faire manger votre soupe chaude. Les canons de Rome ne sont pas des fusils sans plaques. Quand ils partent ils atteignent le but. Chaque fois que les évêques ont écrit pour vous dire des respecter les décrets de Rome vous avez dit: *Shoo Fly!* Vous pouvez vous fouiller. Aujourd'hui vous ne rejimberoz pas. Je vous commande de rester tranquille comme Baptiste, parce que vous ne savez pas ce qu'il vous pend au bout du nez. Je vous commande aussi de fermer la boutique qu'on appelle Collège Victoria au plus coupant. Les professeurs de Laval entreront dans l'Hotel Dieu et ils sont autorisés à y administrer des médecines aux malades, à couper les bras, les jambes et autres membres du corps humain dans cette institution.

Tous les bons catholiques seront obligés de respecter ce décret. Faut de quoi ils seront passés au bob.

LADÉBAUCHE,  
Secrétaire.

LA REVUE DE MONTREAL

Grande revue-écrite en trois actes, plusieurs tableaux et une apothéose.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Royal en l'an de grâce 0000.

(Pour tous renseignements de mise en scène s'adresser à Mr. Homier administrateur du théâtre Royal.)

1er. tableau.

(Il est sept heures du matin.— La scène représente la place Chaiboillez.)

*Jacques Cartier. (seul).*—Je débarque des chars, et me voici enfin à Montréal! cela n'a pas été sans peine... grâce à des protections, j'ai obtenu de St. Pierre un petit congé de trois jours et un peu d'argent pour faire le garçon.—Le Canada à bigrement changé depuis mon départ, et les villos se sont agrandies. — (Il regarde autour de lui.) Il n'y a que les chemins qui sont aussi sales qu'autrefois, Sauf cela, je ne m'y reconnais plus du tout, et je voudrais bien trouver quelqu'un pour me guider. — Justement voilà une dame qui passe. (Il tire son chapeau et salue galamment.) madame!

*La comtesse.*—Que voulez-vous, monsieur je suis pressée.

*Jacques Cartier.*—Ah! millo ox-

cuses, belle dame, mais je suis Jacques Cartier, et vous comprenez que depuis le temps que j'ai quitté le Canada je ne me rappelle plus du tout le nom des rues, aussi je désirerais avoir quelques renseignements.

*La comtesse.*—Jacques Cartier! j'ai bien entendu parler de ce nom là quelque part; je pense cependant que vous n'êtes jamais venu chez moi? — Je suis la comtesse.

*Jacques Cartier* (saluant profondément et saisissant la main de la comtesse qu'il embrasse). — Ah bravo! la vieille noblesse française a donc suivi nos traces, et est venue régénérer de son sang glorieux cette terre féconde que nous avons découverte par nos labours et au prix de notre vie! comtesse! duchesse! altesse! se trouvent réunies en ce pays j'en suis certain! ah! comtesse, quel plaisir vous me faites! — (Il lui baise encore la main.)

*La comtesse.*—Qu'est-ce qu'il a donc ce vieux toqué! — Mr. je vous remercie de vos politesses, mais je n'ai que le temps de prendre le train pour Winnipeg... j'ai toute la police à mes trousses.

*Jacques Cartier.*—La police!!!

*La comtesse.*—D'où sortez-vous? Du reste voici votre affaire; voyez vous ce gros père là bas qui marche lentement, c'est le Colonel Labranche, adressez vous à lui. (elle s'en va).

*Jacques Cartier.*—Un colonel! quelle chance! pour le flatter je vais l'appeler général. Pichtre! les campagnes ne l'ont pas fait maigrir—n'im porte—général!

*Le colonel Labranche.*—Général moi! non, colonel... in partibus, que voulez vous mon brave?

*Jacques Cartier.*—Je suis Jacques Cartier, Colonel, et je ne pouvais mieux trouver que vous, pour me piloter dans la ville de Montréal et m'en montrer les curiosités. — Du reste voici mes papiers.

*Le colonel Labranche.* (à part:— Cela m'arrange bien, moi qui ne sait que faire de mes jambes toutes la journée.

*Jacques Cartier.*—Je craindrais pourtant de vous éloigner de vos devoirs militaires, revues, astiquages, équipements, etc.

*Le Colonel Labranche.*—Non pas, mes hommes sont en congé... et moi aussi à votre service.

*Jacques Cartier.*—C'est pour le mieux. N'ayant que trois jours de vacances il faut nous dépêcher et je n'ai pas de temps à perdre!

*Le Colonel Labranche.*—Entendu. Justement voilà le tramway qui passe, prenons le.

*Colonel Labranche et Jacques Cartier, ensemble.*

(air connu)

V'la l'tramway qui passot!  
Tout le long, du bou'vard etc, etc.

2ème tableau.

(La scène représente la salle de l'hôtel Richelieu. — Onze heures du matin.)

*Le Colonel Labranche.*—Je vous ai mené à l'hotel Richelieu parce que vous y vorrez passer pas mal de notabilités de l'endroit, des politiciens.

—Du tambour, imbécile!  
—Oh! du tambour... oh! oui, ma capitaine, j'ai déjà donné des leçons à cette jeunesse... elle ne va trop mal, mais pas trop bien...

—N'importe... Nanon, tu vas prendre le tambour et aller faire une proclamation sur la place du village.

—Moi, madame?  
—Toi-même... tu feras d'abord un roulement... tu sais faire un roulement?

—Pardi? je ne sais que ça!... Et qu'est-ce que je proclamerai?

—Tu sais lire?  
—Oh! oui, madame... je lis couramment *Barbe Bleue et le Petit-Poucet*.

—Et bien, lis ce que j'ai écrit sur ce papier... tâche de le savoir par cœur, ce n'est pas long, et tu crieras ce qui est là-dessus; si tu ne peux pas le retenir de mémoire, tu le liras après ton roulement.

—Oui, madame... Ah! mais, j'y songe! ça ne se peut pas, madame!...

—Comment! qu'est-ce qui ne se peut pas?

—Il n'y a que le garde champêtre qui ait le droit de *jousser* du tambour dans le village et d'annoncer quelque chose! Si je tambourine, moi, Farineux me fera arrêter...

—Fais ce que je t'ordonne, et si le garde champêtre te dit quelque chose, onvoie le promener!... Est-ce que mon oncle n'est pas le seigneur du village?... Il doit avoir le droit de nommer le garde champêtre! Eh bien, nous destitons celui qui est en fonctions et je te donne sa place!

—Moi, madame, vous me faites garde champêtre?

—Oui, Nanon.

—Mais je ne suis pas un homme!

—Mais c'est justement pour cela. Nous allons occuper les emplois des hommes!

—Oh! c'est différent, madame. Alors je vas tambouriner! je vas proclamer! je vas faire du roulement. Ah! c'est Farineux qui va être enfoncé!

Nanon est enchantée d'être garde-champêtre. Elle lit et relit le papier qu'on lui a donné, et lorsqu'elle se croit certaine de le savoir par cœur, elle se fait une ceinture, y attache le tambour, enfonce les baguettes dans son corset et se rend sur la place du village en criant:

—Je suis garde champêtre... et je vas battre le tambour et vous annoncer quelque chose de bien intéressant; ouvrez tous vos oreilles!

Les paroles de la petite jardinière, le tambour qu'elle porte à son côté, tout cela attire déjà l'attention des paysans; quand elle fait son roulement de tambour, les habitants accourent de tous côtés, on s'écriant:

—Tiens! Nanon qui bat la caisse... O la bonne farce!... Nanon qui s'est enrôlée dans les tambours...

—Taisez-vous donc, vous autres!... et attention! je vas vous proclamer... Hum!... hum!... attendez... faut que je me rappelle!... bon! m'y v'la!...

Jacques Cartier.—Parfait. Quel est donc ce beau monsieur qui est si bien mis ?

Le Colonel Labranche.—C'est Isidore.

Jacques Cartier.—Un intendant de la gabolle sans doute ?

Le Colonel Labranche.—Non, c'est le propriétaire de l'hôtel, très aimable du reste, il n'a du rocher que le nom.

Isidore.—Salut, messieurs, que pourrais-je faire pour votre service.

Le Colonel Labranche.—Je vous présente Jacques Cartier.

Isidore.—Pas possible ! Inscrivez votre nom sur le registre des voyageurs, vous n'avez pas de bagages ?

Jacques Cartier.—Non, ma boussole seulement. Et vous M. vous êtes le fameux Isidore ?

Isidore (chantant)

Air de Mme Angot : Marchand de marée)

Qui je suis Isidore,  
Le maître de cet hôtel ;  
Bichonné dès l'aurore  
Je me mets toujours swell.  
Jadis j'ai eu l'envie  
De devenir député  
Mais t'nir une hôtel'rie  
M'a bien plus rapporté.

Refrain.

Toujours net,

Très correct, [lor ;  
Avec mon chapeau d'cas-  
Regardez !  
Admirez !  
C'est moi qui suis Isidor'.

Bis.

(reprise on chœur)

Jacques Cartier.—Voilà bien du monde qui arrive de tous côtés.

Le Colonel Labranche.—Rien d'étonnant, c'est l'heure de l'absintho.

Jacques Cartier.—Ah Colonel ! en voici un qui vous bat au moins de cent livres ! Un boucher probablement ?

Le Colonel Labranche.—Chut parlez, plus bas. Un de nos politiques conservateurs influents, mon cher ! Le premier ministre Mousseau.

Jacques Cartier.—Cristi ! ce métier là fait engraisser chez vous !

Le Colonel Labranche.—Oui, c'est encore ce qui paie le mieux. Mais tel quo vous voyez cependant, ce ministre va paraître bientôt tomber. Voulez vous lui être présenté ?

Jacques Cartier.—Oh non ! puis qu'il va tomber dites-vous, il pourrait nous écraser.

Le Colonel Labranche.—Comme vous voudrez.

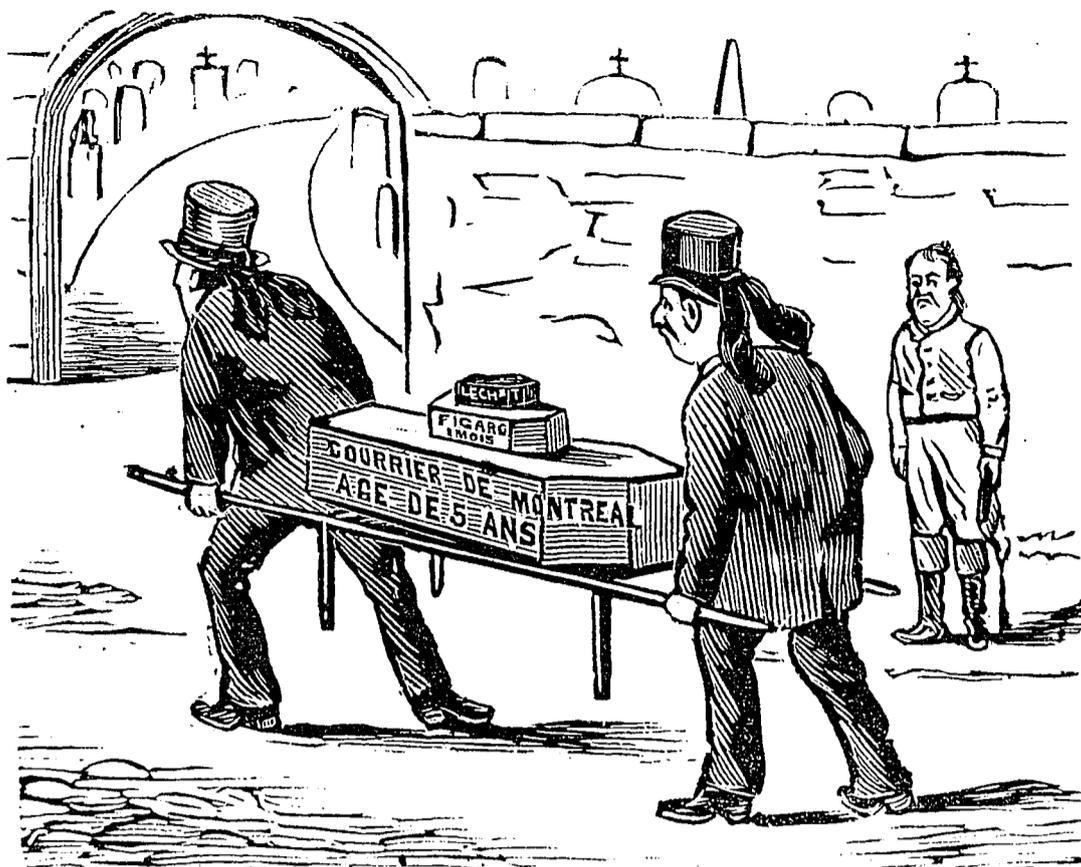
Jacques Cartier.—Et cet homme maigre et fluet qui gesticule ?

Le Colonel Labranche.—C'est Beaugrand, un des chefs du parti libéral.

Jacques Cartier.—Cela ne m'étonne pas, en politique vous verrez toujours aux pouvoirs des hommes gras, et dans l'opposition des gens maigres, changez la constitution du gouvernement et la leur changera aussi.

M'ORY.

A Continuer.



LE DERNIER ENTERREMENT.

FUMEURS ET PRISEURS.

Tiens ! tiens !... Autres temps, autres vices.

Cette réflexion, que je pourrais gratifier de philosophique, m'est inspirée par la lecture d'un document très instructif en ses révélations.

De ce document, il appert que si la consommation du tabac à fumer a décliné depuis douze ans, la consommation du tabac à priser a diminué, au contraire, de deux tiers pendant la même période.

Décidément, le râpé passe tout à fait de mode.

Inutile d'en chercher la raison. Elle saute aux yeux. Fumer est un défaut de parade, pour ainsi dire. Le cigare pose son homme dès le collège ; on brave la nausée pour parador, la cigarette aux dents.

Priser, au contraire, est un défaut dont on rougit peu ou prou, qu'on dissimule le plus qu'on peut.

Jadis c'était différent. L'art de secouer d'un élégant revers de doigt les grains de tabac tombés sur le jabot faisait partie de l'éducation à la mode. On exhibait avec fierté la tabatière de luxe, — qui avait même fini par passer à l'état de récompense officielle, octroyée par les souverains.

Mais on a changé tout cela.

Et le changement ne date pas d'hier. A prouve l'anecdote sur Méry, que conta Alexandre Dumas.

Dumas faisait route avec Méry. Il s'agissait d'un projet de collaboration pour un grand drame. Après avoir causé en chambre, on était descendu dans la rue et l'on continuait discuter tout en marchant.

Au beau milieu d'une scène verbalement ébauchée, Méry lâche Dumas et pénètre dans une bouti-

que. Il en sort trois minutes après tenant un cornet de tabac. Il y prend une prise, le jette et remet à débattre le plan entamé.

Un peu plus loin, comme Dumas exposait une situation palpitante, il se retourna. Plus de Méry. Son interlocuteur est encore entré chez un marchand de tabac. Il en sort avec un autre cornet, y prend une autre prise et le jette.

Recommencement de la conversation, coupée par un troisième arrêt de Méry, qui ressort avec un troisième cornet où il prend une troisième prise et qu'il jette comme ci-devant.

— Ah ! ça, finit par lui dire Alexandre Dumas, qui avait suivi tout le manège, pourquoi, mon cher, n'avez vous pas plutôt une tabatière ?

— Non... jamais, dit Méry avec conviction... j'en prendrais l'habitude.

Pierre Véron.

CORRESPONDANCES.

Bien cher Grognard.

Un homme qui n'est pas « heureuse et contente » de ce temps-ci, et pour cause, c'est l'hon. P..... Imaginez-vous le désappointement de l'homme, lorsque je vous aurai raconté ce qui lui est arrivé ; du moins, c'est ce que dit la rumeur.

Il rencontra sur la rue, il n'y a pas très longtemps M. F... nommé par notre gouvernement, chargé d'affaires près du gouvernement français, où plénipotentier, où agent d'émigration, que sais-je ? C'est toujours quelque chose comme ça. Et il lui dit, comme ça : « Quand partez-vous donc M. F... pour le pays de nos aïeux ? »

Il est bon de vous dire que ce bon M. F... était sénateur, et que ce bon M. P... désirait beaucoup le remplacer. C'est d'ailleurs ainsi

que vont les choses dans ce bas monde : « ôte toi de là que j'm'y mette. » Donc, pour lors, M. F... lui dit comme ça : « Je partirais bien, et il y a même longtemps que je serais parti, s'il n'y avait pas eu quelque chose qui s'y est opposé d'une d'une manière, comme qui dirait invincible. C'est que voyez-vous... mais à quoi bon, vous dire cela ? ce serait tenu au « surplus » vous ennuyer. « Dites toujours ; entre amis, il n'est pas toujours bon de s'écouter. »

— Eh bien, mon cher ami, « j'ai des dettes qu'il me faut absolument payer, sans quoi, je ne puis partir. « capiserait de suite. » — «

Qu'à cela ne tienne, mon bon ami ! « Est-ce qu'on ne doit pas s'aider entre amis ? Donnez-moi le bilan « de vos créances, et, par amitié « pour votre place, (il se trompait « le cher homme ! )..... pour « vous, je solderai le tout. »

Et depuis toujours ben, quo Malborough est parti, pas pour la guerre, mais comme je le disais, où plutôt M. P... le disais, pour la Franco, pays de nos aïeux.

Voilà l'histoire, qu'à tous les coins de rre l'on entend. Et dites maintenant, s'il n'y a pas de quoi faire rager au homme, surtout un homme comme M. P..., l'innocence même ! Et pis, si c'était vrai, maintenant, tonnerre de nom !... toujours quo c'est pas lui, M. P..., qui a été nommé Sénateur ; mais c'est Mr. DesBlucets, qui demeure tout près de l'Asile Beauport.

Pour moi, mon cher Grognard, les deux hommes se valent, sous le rapport de la fortune, et surtout sous celui de la conspécuosité intellectuelle.

Voilà, mon bien cher Grognard, ce que j'avais à vous dire, pour aujourd'hui, mais je vous prie de croire que c'est sous toute réserve que je le fais.

Dans ma prochaine, j'au-

rai peut-être encore quelque bonne petite farce à vous bavarder.

Sans adieu.

NARCISSE.

N. B. — Il paraît, que tout le monde ici n'a pas été content de ma première. Les parents du petit Jules G... surtout, le crâne de triangle de lère. classe. Père, mère, oncles, tantes etc., etc... tous m'ont voué aux gémonies de la 13e légion.

N.

Monsieur le Rédacteur,

Le grand égoût collecteur des immondices de la ville, je veux dire le Monde, s'est remis à couler mardi dornior. Cette fois il en a contre les aubergistes qu'il veut mettre au-dessous de son niveau.

Il est facile de percevoir la raison de cette grande colère. L'auteur de l'écrit en question ne peut être qu'un individu du genre des « spungers » classe des « bœufs », qui se serait senti pris d'un dégoût subit pour les alcools, après qu'un aubergiste lui out refusé de l'œil. Nous connaissons des personnes qui pourraient le seconder dans sa croisade, des personnes qui ont des idées aussi nobles et aussi élevées que les siennes ces personnes sont les informers. Qu'il s'adressent à elles.

Tout à vous,  
UN CANTINIER

CHEARDA

LE MEILLEUR PURGATIF DU MONDE ENTIER !

—ooo—

PATENTÉ A OTTAWA LE 20 MARS 1833.

—ooo—

DIRECTION. — En prendre une ou deux cuillerées à soupe tous les soirs en se couchant.

—oooo—

Préparé par JOHN RASCO, père, 411, Rue Craig, en face du Champ-de-Mars, Montréal, et FRED. RASCO, fils, rue Georges, No. 58, Ottawa.

Defiez-vous des contrefaçons !

POUR LE CAREME.

Charles Mounier ne néglige jamais une occasion d'être agréable à ses pratiques. Il a fait les arrangements pour tenir constamment pendant le carême un assortiment des plus complets de poissons frais, fumés et salés. Petites morues de Québec. Son étal sera toujours garni des meilleurs viandes inspectées aux abattoirs, légumes fruits, épicerios. On trouve tout chez C. Mounier coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert.

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.  
COIN DES RUES STE. CATHERINE  
ET ST. DOMINIQUE.

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique.  
3 Fév.

LES VÉGÉTARIENS.

Les dépêches d'Allemagne ont annoncé la mort du docteur Hahn, grand-prêtre des végétariens allemands.

Pourquoi grand-prêtre? — Les végétariens forment donc des sectes; il nous a semblé curieux d'avoir quelques renseignements à ce sujet.

Il existe des végétariens en France; ils ont fondé à Paris une Société qui réunit une centaine d'adhérents; leur nom indique suffisamment qu'ils se nourrissent exclusivement de végétaux.

Il faut, parmi les végétariens, faire deux catégories bien distinctes: les fous et les gens sensés; la division, on le voit, n'est pas de petite importance.

Les premiers, sectaires impitoyables, poussent à l'extrême la haine de toute matière animale: ils ne touchent pas à la viande, parce que le corps d'un animal mort est un cadavre, et qu'il est répugnant de manger du cadavre; ils proscrirent l'usage du sel; ils se contentent de légumes; c'est la glorification de la carotte. Si nous n'avions ou qu'à parler d'eux, nous aurions pu intituler cet article: "Les chevaliers du poireau."

Les autres, plus accommodants, ne font pas de ce moyen d'alimentation une question de secte; ils sont devenus végétariens parce qu'ils se trouvaient bien de ce régime. Il est, d'ailleurs avec le végétarisme des accommodements, ils ne dédaignent pas de joindre aux légumes et aux fruits le lait et les œufs: c'est une existence d'anachorète, mais d'anachorète, qui vit bien.

Voulez-vous un peu de statistique?

Les plus nombreuses sociétés végétariennes se trouvent en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis; la seule ville de Manchester renferme 3,000 adhérents; à Londres, des associations du même genre ont fondé des restaurants où la viande est absolument prohibée.

La différence entre les sociétés anglaises et celle de Paris, c'est que les premières obligent leurs membres à la règle végétarienne, la seconde les laisse absolument libres.

J'ai vu un végétarien qui depuis dix ans, n'a pas mangé de viande et qui ne boit jamais de vin; il vit, d'ailleurs, de la vie de tout le monde; s'arrête-t-il au café: il demande un citron, en exprime le jus dans un verre d'eau sucrée, et se compose sur l'heure une boisson absolument en rapport avec ses principes.

Voulez-vous connaître un menu de végétarien? Je vous le certifie authentique:

DINER

- Soupe aux herbes
- Lentilles
- Epinards
- Une pomme

DÉJEUNER.

- Des œufs à l'oseille
- Des fruits.
- Un carême éternel!

Et croyez-vous maintenant qu'il ailliso de vouloir, pour suivre un régime pareil? Erreur. Je le tiens du docteur de Villeneuve: lui-même; il faut subir des lutttes terribles, la famille, les amis; on vous accuse de vous laisser dépérir; et dans ce concert de conseils et de prières, la voix de la cuisinière domine les autres; coalisée avec le boucher, elle vous reproche amèrement de lui retirer le *soû par franc*, d'antique usage.

N'allez pas croire au moins que j'aie l'intention de convertir personne, à Dieu ne plaise; je suis de ceux qui, à certaines heures, apprécient encore les douceurs d'un châteaubriant ou d'une aile de poulet, et qui trouvent que des haricots, si gras qu'ils soient, c'est encore bien maigre.

Après tout, qui sait, peut-être les végétariens sont-ils les sages?

Maxime Paz.

BADINAGES.

Il n'est bruit depuis quelques jours que d'un procès qui sera entendu sous peu en cour de circuit. La demanderesse est une dame séparée de biens de son mari qui a intenté une poursuite contre un employé de la cour d'appel pour le recouvrement d'une souricière qu'elle lui a prêtée il y a deux ans.

Polyte et Guguste sont deux anciens mariés de Montrouge.

Hommes d'honneur avant tout, ils reconduisent solennellement par devant M. le maire leurs fiancées respectives.

Au moment de prononcer le "oui" sacramentel, Guguste se tourne vers son camarade de chaise:

Dis donc, Polyte, si nous changeons!

LE PRÉSIDENT, à un gardien de la paix.

—Qu'à fait le prévenu?

—Il était dans la foule. — Lui ai dit: Vous en êtes aussi, vous, de la fumisterie? Il m'a répondu: oui. Je l'ai arrêté.

Le président, au prévenu. — Accusé, vous êtes anarchiste?

Le prévenu. — Mais non, mon président, je suis fumiste. (Eclat de rire.)

Notre confrère X... s'est mis dans les griffes d'un juif bavarois, vieil usurier bien connu des fils prodigues et des boudinés en détresse.

L'autre jour, il va le trouver pour lui demander le renouvellement d'un billet.

—Je n'ai besoin que de trois mois, lui dit-il, et je payerai intégralement!...

—Intègre allemand!... s'écrie le prêteur en délire... C'est la première fois qu'on me fait ce compliment... vous êtes un bon jeune homme, et je consens à re-

nouveler... à quarante pour cent au lieu de soixante!...

Doux anciens camarades de collège, qui ne se sont pas vus depuis la révolution de 1848, se rencontrent dans un restaurant du boulevard.

Reconnaissance pleine d'effusion, serremments de mains, évocation de vieux souvenirs.

—C'est prodigieux, dit l'un des copains, tu n'as pas changé du tout!...

—Cela m'étonne d'autant plus, répond l'autre, que depuis vingt ans j'exerce la profession de changeur dans le quartier Vivienne...

Le voyageur est assis à la gauche de la voiture; le cocher qui a daigné le prendre est installé de côté sur son siège; il a les jambes croisées, son chapeau coiffe une de ses lanternes, il fume un cigare, son fouet est au repos, les rênes flottent sur le cheval au pas.

Tout à coup, le voyageur regarde vivement en l'air, puis il étend la main et s'assure qu'il ne plout pas. Un instant après, même scène: le voyageur constate que le léger brouillard qu'il a reçu provient d'un jet de salive du cocher.

—Faites donc attention, cocher!

Le cocher, fort poliment du reste:

—De quoi, bourgeois?

—Vous m'avez atteint!...

—Ah! je sais ce que c'est!...

Tenez, mettez-vous à droite, je ne crache jamais qu'à gauche!

Co qu'il faut ajouter, c'est que le bourgeois accepte la convention, se met à droite et continue paisiblement son chemin.

Un père qui a de grandes visées sur l'avenir de son fils, et qui lui fait lire Plutarque toute la journée, essaye d'enflammer l'enthousiasme de cet adolescent:

—Regarde Napoléon, le grand capitaine, le grand législateur: à vingt ans, il s'appelait déjà Bonaparte!

C'était en France, sous un gouvernement que nous ne désignons pas.

Le ministre appello à son cabinet un publiciste bien connu.

—Voyons, lui dit l'Excellence, voulez-vous que je vous fasse chevalier de la Légion d'honneur?

—Oui, répond le publiciste, mais à la condition que vous ne me demanderez rien de déshonorant!

Examons du volontariat d'un an:

L'examineur s'adresse d'un ton de doute à un jeune paysan, d'apparence très-rustique.

—Vous dites que vous avez des connaissances en chimie?

—Oui, monsieur.

—Où les avez-vous acquises?

—Mon père est laitier.

Une lumière instantanée.

—ooo—

Tel est en un mot l'appareil unique en exhibition aux chambres de la compagnie d'éclairage électrique portatif No. 22 rue Water Boston. L'appareil n'occupe qu'une espace de cinq pouces ar-rés et ne pèse que cinq livres pouvant être transporté facilement. La lumière ou pour mieux dire l'allumeur ne requiert aucun pouvoir extra, ni fils, ni connexions.

Il est construit de façon qu'aucune de ses pièces peut-être remplacée à peu de frais. Les substances chimiques sont placées dans une cornue en verre, un appareil à charbon et à zinc avec un an-nexe en platine à spirale de manière à former une batterie et la lumière est prête. La pression sur un petit bouton produit un courant électrique qui chauffe jus qu'à l'incandescence la spirale en platine. La Portable Electric Light Company a été incorporé avec un capital de \$100,000 d'après les lois du Massachusetts.

L'utilité de l'appareil et son prix peu élevé (\$5) en rendra indubitablement l'usage général. Quelques-uns des hommes d'affaires les plus considérables de l'Etat sont identifiés avec l'entreprise. A part son usage comme allumeur l'appareil peut servir en connexion avec un système d'alarme pour les voleurs et une batterie galvanique.

(Boston Transcript, 30 dec.)

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs, de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

- En-Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billets de Concert

- Circulaires,
  - Programmes,
  - Catalogues,
  - Factums,
  - Pamphlets,
  - Affiches,
  - Chèques, etc
- LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genre, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel

MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenu par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station la plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR, Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans. Après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON ÉPOUSE, 4 Rue Perthuis.

Montréal, 9 avril 1881.